Henry Correvon, histoire d'une vocation

Autor(en): **Vonèche, Anne**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Pamphlet**

Band (Jahr): **- (2005)**

Heft 1: **Aux Alpes, Citoyens! : Alpiner Mythos und Landschaftsarchitektur**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-965623

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

HENRY CORREVON, HISTOIRE D'UNE VOCATION

par Anne Vonèche

Introduction

Dans cet article, je m'attacherai essentiellement à la figure de l'horticulteur suisse Henry Correvon. Fréquemment cité dans l'histoire des jardins suisses comme le père du jardin alpin, bien qu'il n'en ait jamais réclamé la paternité, Correvon a, en effet, beaucoup contribué à la renommée de ce type de jardin. Au cours de sa longue vie, il a publié plus d'une centaine d'articles, aussi bien dans des revues spécialisées que dans des revues plus libres d'accès, donné de multiples conférences et écrit de nombreux livres de vulgarisation. Outre le fait qu'il a permis à chacun de créer son propre jardin, Correvon a profondément influencé notre perception du paysage alpin. Cet article retracera dans un premier temps la carrière de Correvon, il s'intéressera ensuite à deux de ses jardins, la Linnaea et Floraire, qui illustrent de manière exemplaire sa conception du jardin alpin.

Formation et débuts de l'entreprise Correvon

Issu d'une famille d'horticulteurs, le jeune Henry Correvon, né en 1854 à Yverdon, se passionne très tôt pour l'art des jardins. Enfant, il rapporte de ses courses en montagne et en forêt des plantes qu'il repique dans un coin du jardin familial. Il y construit même un enrochement. A cette occasion, il apprend par une amie de sa famille à qui l'on montre le travail du jeune Henry, l'existence du jardin d'Edmond Boissier. Dans son jardin de Valleyres, le botaniste Genevois s'est essayé à la culture des plantes alpines.[1]

Cet intérêt précoce pour l'horticulture le pousse tout naturellement sur la voie familiale. Comme son père, il débute sa formation à la pépinière Odier-Baulacre, à Genève. Il n'existe pas, à l'époque, d'école d'horticulture – la première école d'horticulture de Suisse, l'école de Châtelaine n'ouvrira ses portes qu'en 1887 – aussi les futurs horticulteurs sont-ils envoyés en apprentissage dans différents établissements horticoles.

Dans la cité de Calvin, le jeune Correvon profite de ses instants de loisirs pour se rendre, soit au jardin botanique de la ville, soit dans les montagnes avoisinantes pour y compléter son herbier. Le jardin botanique, alors sous la direction du botaniste Reuter, conservateur de l'Herbier Boissier, possède des enrochements destinés à la culture de plantes saxatiles.[2]

Suivant toujours les traces de son père, le jeune Correvon est ensuite, envoyé à Zurich. Comme lui, il travaille dans l'établissement horticole de Froebel et Cie, l'un des plus réputés d'Europe, où il passe, d'après lui, les trois années les plus fécondes de sa vie. Elles sont sans nul doute les plus déterminantes, puisque le jeune Vaudois est affecté au secteur des plantes alpines.[3] Théodore Froebel s'intéresse depuis longtemps à la culture des alpines. Il a, par exemple, construit au début du siècle, en 1836–38, un des premiers jardins alpins publics dans le jardin botanique de Zurich, Park zur Katz.[4] L'intérêt de Froebel pour la flore alpestre n'est pas toujours compris par ses employés comme le rapporte Correvon dans ses mémoires. En tant que préposé au secteur des plantes alpines, ce dernier fait souvent l'objet de moqueries de la part de ses condisciples.

Afin de compléter sa formation, Henry Correvon entreprend un tour d'Europe. De ses divers séjours, celui d'Erfurt est certainement le plus important. Correvon y donne sa première conférence sur les plantes alpines. Celle-ci suscite beaucoup d'étonnement, la plupart des gens ignorant l'existence d'une flore alpine. Le texte de sa conférence sera ensuite publié dans la *Deutsche*

Gärtner Zeitung inaugurant ainsi une longue liste de publications.[5]
Obligé de rentrer en Suisse plus tôt que prévu pour des raisons familiales, le jeune Correvon écourte son tour d'Europe. Il a néanmoins le temps de faire un stage au Musée d'histoire naturelle de Paris, où il travaille sous les ordres de Bernard Verlot, chef de l'école botanique du Musée et auteur notamment du livre «Les plantes alpines, choix des plus belles espèces», paru à Paris en 1873.[6]
En 1875, Correvon revient finalement à Yverdon pour reprendre la direction du jardin familial.[7] Ce jardin, confié à un fermier jardinier depuis la mort du père d'Henry Correvon en 1861, est en fort mauvais état. Pour restaurer son bien, le jeune Henry a l'idée de développer la culture des plantes vivaces et d'y ajouter celle des plantes de montagne. Il rétablit peu à peu la situation financière de son établissement, lorsqu'un cyclone en juillet 1877, anéantit tous ses efforts. Cette catastrophe donne un tournant décisif à sa vie: Correvon décide de quitter Yverdon et de s'installer à Genève. Il se consacrera désormais à la culture des plantes alpines, les seules qui aient survécu à la destruction du jardin.

Genève ou les débuts du jardin alpin

Le choix de Genève s'explique par l'intérêt que porte la cité à tout ce qui touche à la montagne. C'est, en effet, dans cette ville que le grand scientifique Horace-Bénédict de Saussure, connu notamment pour son ascension du Mont Blanc, a vu le jour. C'est également dans cette ville qu'est né Jean-Jacques Rousseau, dont les écrits ont tant contribué à faire aimer la montagne.
Genève possède, en outre, une forte tradition botanique depuis le XVIIIe siècle. Il suffit de penser à la dynastie des Candolle pour s'en convaincre. Cet intérêt pour la botanique s'explique par le fait que le protestantisme voit dans l'étude de la nature une manière de se rapprocher de Dieu, la nature constituant son véritable temple. En tant que Rome protestante, Genève ne peut que favoriser ce type d'études. Il n'est donc pas étonnant que la ville possède une section très active du Club Alpin (ouverte en 1865).
Ce Club, fondé en Angleterre en 1857, regroupe de nombreux scientifiques, véritables amateurs de la montagne auxquels il offre par le biais de son journal, une plate-forme internationale pour échanger leurs connaissances. On trouve ainsi dans la revue du Club Alpin Suisse, *L'Echo des Alpes*, de nombreux articles sur la formation des glaciers ou sur la flore des Alpes. De plus, d'éminents botanistes locaux comme Briquet ou Candolle en sont membres.
Sur le plan économique, Genève offre également de nombreuses possibilités. Elle est non seulement à l'époque la plus grande ville de Suisse, mais aussi un lieu de villégiature recherché. Point de départ de nombreuses excursions dans les Alpes voisines, elle est par conséquent, le centre d'un commerce de fleurs alpestres. Les touristes trouvent sans difficulté sur les marchés de Genève les plantes admirées en montagne. Correvon a été deux ans auparavant, lors de l'exposition horticole de1877, témoin de cet intérêt pour la flore alpine. Il avait envoyé à la Société d'horticulture de Genève qui présidait ladite exposition un lot de plantes alpines et saxatiles, qui malgré les réticences du jury, fut très bien accueilli par le public et se vendit rapidement.
Correvon s'installe donc à Genève, en 1879, dans un établissement loué à la Petite-Boissière, sur la route de Chêne. Le Club Alpin, dont il est membre depuis 1880, ainsi que la Société de botanique et la Société d'horticulture lui fournissent sa première clientèle. Grâce au professeur Alphonse de Candolle qui rédige un article sur les activités d'Henry Correvon dans la revue *Gardner's Chronicle* ainsi qu'au réseau des Clubs Alpins, véritable internationale de la montagne, sa clientèle s'élargit rapidement à l'Angleterre et à la France.[8]

L'Association pour la protection des plantes

La carrière d'Henry Correvon ne prendra cependant véritablement son essor qu'avec la création,

en 1883, de l'Association pour la protection des plantes. Cette association, comme son nom l'indique, lutte pour la préservation de la flore, notamment de la flore alpine. Celle-ci est, en effet, fortement menacée par l'engouement que suscite la mode de la montagne au XIXe siècle. Parallèlement à l'accroissement du tourisme alpin, s'est développée une mode du jardin alpin. Il s'ensuit un véritable pillage de la flore alpine. Des plants entiers de fleurs sont arrachés pour être vendus à des amateurs qui tentent vainement de les acclimater en plaine ou sont cueillis par des touristes inconscients, désireux de rapporter un souvenir de leur séjour alpin. Le cas de l'edelweiss est sans doute le plus exemplaire. Abondante jusqu'au début du XIXe siècle, cette fleur, devenue entretemps un symbole de la montagne, se raréfie rapidement. Elle aurait disparu sans mesures de protection.

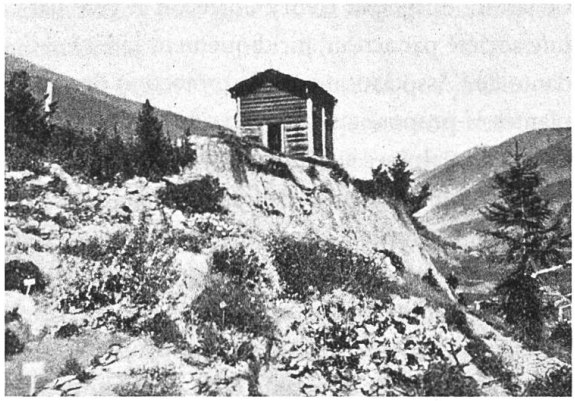
L'Association, créée par Henry Correvon et Henri Goudet dans les locaux de la section genevoise du Club Alpin,[9] veut avant tout avoir une action morale. C'est pourquoi elle privilégie les actions qui luttent sur le plan de la prévention. Elle lance, par exemple, diverses campagnes d'affichage dans les hauts lieux du tourisme. Des affiches rédigées en anglais et en français, placardées dans tous les hôtels, avertissent les touristes des dommages qu'ils causent à la flore en arrachant les fleurs de montagne. Elle organise également des conférences dans lesquelles elle explique son action. Un bulletin de ses activités est publié chaque année et envoyé non seulement à ses membres mais aussi à diverses institutions qui en font la demande – clubs alpins étrangers, scientifiques, presse, hôtels, bibliothèque etc.[10] Le plan scientifique n'est pas négligé: l'Association encourage la création de jardins alpins botaniques comme la Linnaea à Bourg-St-Pierre en Valais, la Rambertia aux Rochers-de-Naye ou la Chanousia au Val d'Aoste, pour n'en citer que quelques uns. Mais son action la plus importante est sans doute la création d'un jardin d'acclimatation en 1884 à Genève, au numéro deux de la rue Dancet dans le quartier de Planpalais.[11]

Ce jardin, dirigé par Henry Correvon et géré par une société par action, juridiquement indépendante de l'Association pour la protection des plantes,[12] propose aux amateurs de jardins alpins des plantes alpines acclimatées à des prix très avantageux. Pour contrer le trafic des plantes sauvages, Correvon s'efforce de cultiver les plantes les plus recherchées. On y trouve ainsi, dès l'ouverture, plus de 500 espèces. Le catalogue publié et augmenté chaque année offre non seulement presque la totalité de la flore alpine européenne mais aussi de nombreux exemplaires de la flore alpine d'autres continents comme celle de l'Himalaya ou celle des Andes.

Pour plus d'efficacité, l'établissement genevois établit rapidement des relations avec l'étranger. Il collabore, d'une part, avec diverses institutions botaniques telle que le Jardin des Plantes à Paris ou le jardin botanique de St Petersbourg. Il échange ainsi non seulement des semis et des graines qui enrichissent sa collection, mais aussi de nombreuses informations scientifiques. Ces contacts/relations permettent en outre de sensibiliser la communauté scientifique au problème de la protection des plantes et de l'environnement en général. Ces institutions deviennent, par ailleurs, membres de ladite Association, comme de nombreux botanistes tant à Genève que dans le monde entier.

D'autre part, de nombreux articles parus dans la presse étrangère, notamment dans le *Times* en Angleterre ou dans le *Temps* à Paris, servent de relais avec le grand public.[13] Les amateurs de jardin alpin, qui constituent quand même la majorité de la clientèle potentielle, sont ainsi informés de la création du jardin genevois. Très vite, l'établissement de Plainpalais expédie des exemplaires de flore alpine sous forme de graines ou de plantes dans le monde entier, que ce soit en Europe, Russie et Laponie comprises, qu'aux Etats-Unis ou encore au Moyen-Orient (Egypte, Syrie).

Bien qu'il soit juridiquement indépendant, le jardin de la rue Dancet contribue à donner plus de visibilité à l'Association. Facile d'accès, car situé



Le jardin botanique La Linnaea à Bourg-St-Pierre

Les rocailles de La Linnaea

en ville, le jardin ne reçoit pas seulement la visite des amateurs de flore alpine mais aussi celle du grand public. La profusion et la variété de plantes qu'on y trouve en font rapidement une attraction touristique de choix. Il est d'ailleurs mentionné dans plusieurs guides. De plus, la participation du jardin à de nombreuses expositions horticoles tant à l'étranger qu'en Suisse, concourt à faire connaître l'Association et les idées qu'elle défend. Les produits exposés par le jardin de Genève remportent souvent des prix comme, par exemple, à Paris, à l'exposition horticole de 1885/86, où il reçoit la médaille de vermeil.[14] Ces concours horticoles sont ensuite relatés dans la presse locale.

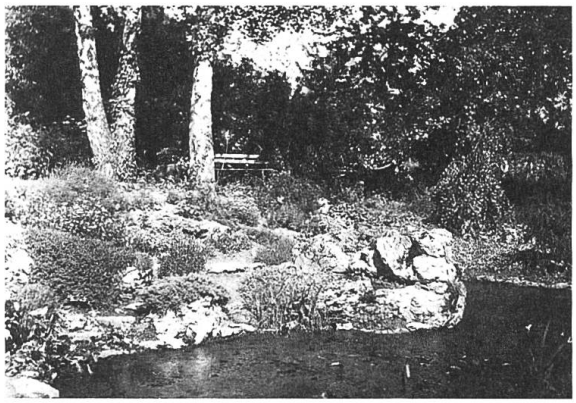
Le jardin de Plainpalais sous la direction de Correvon, on l'aura compris, poursuit deux buts principaux, l'un scientifique et l'autre esthétique. Ces deux aspects, qui sont indissociables pour Correvon, caractérisent son œuvre. Le jardin de la Linnaea, à Bourg-St-Pierre en est un très bon exemple.

La Linnaea

Ce jardin fondé notamment grâce à la collaboration d'un disciple et ami de Darwin, George Romanes, a avant tout, un but scientifique. Il doit, en effet, permettre la culture et l'étude de plantes de toute la zone glaciaire. Il est pensé en quelque sorte comme le pendant alpin du jardin genevois. Correvon avait déjà tenté auparavant (1886) de créer un jardin alpin en montagne. Il avait choisi pour cela un emplacement près de l'hôtel Weisshorn, dans le val d'Anniviers, en Valais, à 2345 m d'altitude.[15] Le manque d'accessibilité du jardin, il n'existe aucune route carrossable, rend son entretien difficile. Aussi est-il rapidement abandonné et laissé aux soins du propriétaire de l'hôtel.

Le jardin de la Linnaea ne présente pas ces inconvénients. Il se situe, en effet, à 1700 m, à proximité de Bourg-St-Pierre, sur la route du Grand-St-Bernard. Cette altitude moyenne permet de cultiver les plantes des Préalpes, aussi bien que celles des hautes altitudes. Le jardin d'une superficie de près de deux hectares s'étage en plusieurs terrasses, sur les flancs d'un monticule d'une soixantaine de mètres, offrant ainsi toutes les expositions possibles. Son sol granitique convient parfaitement à la flore calcifuge.

Conçu comme un jardin scientifique, il doit servir de station d'études pour la botanique, ce jardin ne néglige cependant pas l'aspect esthétique. Correvon est persuadé qu'un beau jardin est le meilleur argument pour la protection des plantes. Il explique dans son «Catalogue des plantes cultivées à la Linnaea» (1901) que ce jardin a été créé «Pour faire aimer cette belle flore alpestre, à ceux que laissent indifférents les recherches scientifiques, pour initier les débutants et les amateurs à l'étude de la biologie des plantes alpines.».



L'étang à Floraire, Genève

La pergola de Floraire, Genève

Le portail franchi, le visiteur suit un chemin qui en serpentant à travers des sous-bois luxuriants le mène jusqu'au jardin alpin. Chemin faisant, le visiteur peut admirer la végétation des forêts que lui indiquent des étiquettes métalliques. Arrivé au sommet, le visiteur découvre une vue magnifique. Le jardin alpin s'étend à ses pieds avec, en arrière-fond, le paysage splendide des Alpes valaisannes. Des sentiers irréguliers permettent d'admirer les nombreuses rocailles. Les plantes ne sont pas classées par affinité biologique mais par appartenance géographique. Chaque rocaille forme ainsi un petit jardin alpin distinct, réservé à une région du globe. En quelques pas, le visiteur peut contempler la flore alpine du monde entier. Cette organisation, qui n'est pas sans rappeler la disposition des jardins géographiques de la République française,[16] dénote la volonté pédagogique de l'entreprise de Correvon. Il écrit d'ailleurs «cette disposition offre de grands avantages, elle permet de se faire de prime abord une idée de la distribution géographique et géologique des plantes.»

Floraire

L'importance de l'esthétique dans la conception du jardin alpin est encore plus frappante à Floraire, dans le nouveau jardin acquis par Correvon en 1902. Le jardin de Floraire fait suite à l'ancien jardin d'acclimatation de Plainpalais. Devant des difficultés financières chroniques, la société par action qui en était le propriétaire, a décidé, en 1893, de le céder gratuitement à Henry Correvon.[17] Ce dernier imprime alors, selon ses propres mots, une direction plus commerçante à l'établissement, ce qui lui permet, près de dix ans plus tard, d'acheter un terrain dans la commune de Chêne-Bourg, non loin du téléphérique du Salève. Ce transfert à la campagne s'explique, entre autres, par des questions de place et d'ensoleillement, la ville de Genève ne cessant de s'agrandir.
Floraire devient de la sorte le laboratoire d'Henry Correvon, au sens propre du terme. Dans ce jardin, Correvon tente d'acclimater toutes sortes de plantes. Ces expérimentations sont faites avec une grande rigueur scientifique. Il possède pour chaque plante de son jardin, une fiche où figure le nom de la plante, son acte d'origine et la date de son introduction.[18] Il note également soigneusement ses observations et ses découvertes. Celles-ci font ensuite l'objet de publications. Conjointement, il entretient une correspondance avec les savants de son époque, notamment avec A. Yersin.[19]
Si Floraire est un laboratoire scientifique, c'est aussi un laboratoire d'architecture du paysage. Le terrain, une fois la vigne arrachée, permet à Correvon de laisser libre cours à son imagination. Le jardin de grandes dimensions (2 hectares) est divisé en plusieurs zones qui conviennent à la culture de plantes très différentes et permettent

Rocailles à Floraire, Genève

des aménagements divers. L'Umbrosum, petite bâtisse construite par Correvon, abrite, par exemple, les plantes des sous-bois. Le long de la source qui traverse le terrain, poussent les plantes des tourbières. Un petit jardin japonais flotte sur l'étang. Les plantes grimpantes telles que les clématites et les roses forment une pergola. Le jardin alpin occupe le centre de la propriété. Il s'étend sur une surface de neuf mètres de long et sept de large. Bien que le jardin soit l'œuvre de son fils Ferdinand, architecte paysagiste, l'empreinte du patriarche est très présente.
Le jardin alpin tel que se le représente Henry Correvon, est un jardin essentiellement pittoresque, au sens étymologique du mot. Cette définition du jardin revient souvent dans ses ouvrages. Ainsi, écrit-il dans son livre «Flore alpine»: «Dans l'établissement d'art et de jardinage qu'est le jardin de Floraire, nous cherchons à établir des tableaux qui se renouvellent d'eux-mêmes toute l'année et offrent des scènes qui changent avec les saisons.»[20]
Aussi attache-t-il beaucoup d'importance à la couleur. A l'instar de son amie, l'horticultrice anglaise Gertrude Jekyll, Correvon emploie les fleurs comme une palette de peintre. «De même que l'on achète un tableau, un objet d'art, on crée une rocaille, parce que c'est artistique, c'est un tableau naturel, avec des couleurs qui doivent être associées le mieux possible».[21] Cette sensibilité à la couleur est à mettre en parallèle avec l'intérêt du XIXe siècle pour la couleur, tant dans le domaine de l'industrie (Chevreul) que dans le domaine de l'art (Impressionisme).
Cet aspect pittoresque du jardin alpin rappelle l'esthétique du jardin paysager anglais au XVIIIe siècle. Les jardiniers d'alors tentaient de recréer les paysages de Poussin et de Claude Lorrain en trois dimensions. Ce style de jardin partage avec le jardin alpin d'autres particularités. Ainsi, on retrouve la même volonté de donner un aspect ‹naturel› au jardin, en privilégiant l'irrégularité du dessin. On y trouve ainsi des chemins tortueux, des arbres non taillés ou des cours d'eau qui serpentent, tout le contraire des parterres géométriques: buis taillés et bassins qui caractérisent Versailles. De même à Floraire, de sentiers sinueux serpentent à travers les rocailles où sont disposées de manière libre, les fleurs des montagnes. Un ruisseau dévale le jardin en multiples cascades. Ce caractère naturel, tant dans le jardin paysager que dans le jardin alpin, est le résultat d'énormes travaux de terrassement. Correvon se défend d'ailleurs de copier servilement la nature. «Dans la construction d'un tel jardin (alpin), il s'agit de copier la nature, mais de n'en prendre que le caractère pittoresque et harmonieux en laissant de côté tout ce qui peut paraître vulgaire ou laid (il y a dans la nature des laideurs qu'il faut se garder de reproduire dans un jardin)».[22]
De même, le jardin alpin, en s'efforçant d'être naturel, abolit la différence entre l'intérieur et l'extérieur. Il n'existe plus de limite visuelle entre le jardin et ses alentours. Il intègre ainsi à sa composition le terrain environnant et le transforme en paysage. Le Salève sert par exemple d'arrière-plan au jardin de Floraire.
A l'exemple du jardin anglais, le jardin alpin contient également une critique de la société. En promouvant une esthétique bucolique, dont Virgile et Jean-Jacques Rousseau sont les chefs de file, le jardin alpin s'oppose à la civilisation industrielle. En recréant le paysage alpin, il permet à l'homme civilisé de se ressourcer. «Il faut arriver à faire vivre ces plantes en plaine aussi bien que

Massifs de fleurs, Floraire, Genève

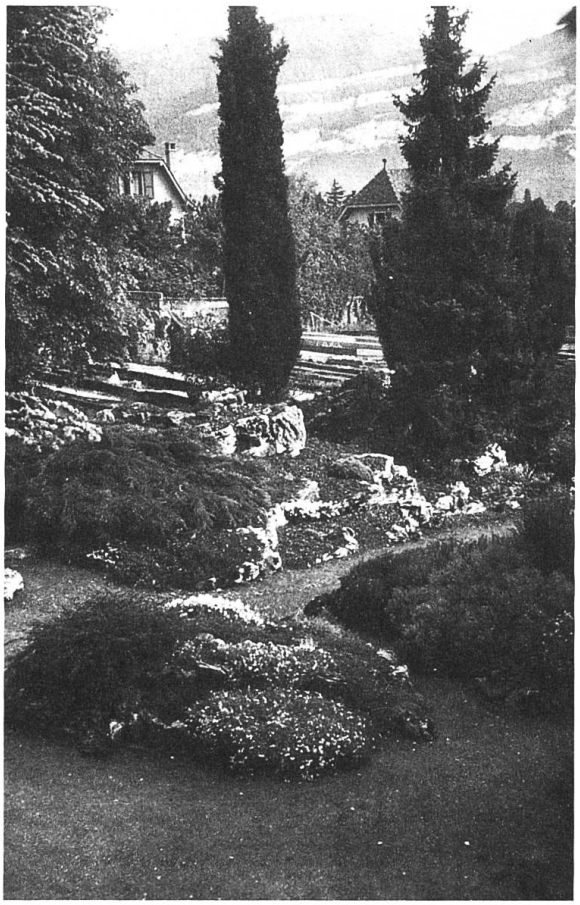
sur l'Alpe [...] afin de se retremper dans cette atmosphère si saine de la montagne».[23]

La création du parc national

L'intégration du paysage dans la composition de Floraire démontre l'importance pour Henry Correvon de l'environnement. On ne sera donc pas étonné qu'il plaide bientôt, à travers l'Association pour la protection des plantes, pour une protection du paysage dans son ensemble. Correvon milite, en effet, pour la création d'un parc national en Suisse sur le modèle américain. Pour Correvon, le paysage, et surtout le paysage alpin, font partie du patrimoine helvétique, les préserver devient un devoir patriotique. «Conserver l'aspect de nos Alpes tel qu'il était autrefois, en une époque où tout contribue à le modifier et à le transformer, voilà un but noble et digne de notre patriotisme».[24]

Comme l'a très bien montré François Walter dans son livre, «Les Suisses et l'environnement» (Genève 1990), cette adéquation entre montagne et patrie remonte à la fin du XVIIIe siècle. C'est, en effet, à cette époque que l'on commence à associer le paysage à la nation helvétique. Ce mouvement sera repris et amplifié lors de la création de l'Etat fédéral. Ce dernier se sert de l'iconographie alpestre pour cimenter une identité nationale encore fragile. Les éléments du paysage alpin seront ainsi utilisés, tant dans les manifestations officielles (bâtiments, discours etc.) que dans la propagande touristique.

La protection du paysage ne se limite pas seulement à l'environnement. Elle s'étend rapidement à l'architecture, puis aux coutumes et aux moeurs. Correvon défend avec ardeur le port du costume national et le maintien des divers dialectes. Cette vision de la préservation du paysage se double



Le jardin alpin de Floraire avec en arrière-fond le Salève

bien évidement d'une fonction morale. Il s'agit de préserver l'esprit suisse. Aussi Correvon accueille-t-il avec enthousiasme la création en 1905 du Heimatschutz, qui porte en français le nom révélateur de la Ligue suisse pour la conservation de la Suisse pittoresque (anciennement Ligue suisse pour la protection des beautés naturelles). En tant que président de l'Association pour la protection des plantes, il entre en pourparlers avec le Comité central afin d'intégrer l'Association à la nouvelle Ligue. En 1907, dans le dernier bulletin de l'Association il avertit ses membres de la dissolution de ladite Association, et de son entrée dans la nouvelle Ligue.

Conclusion

On voit ici que par ses nombreuses activités, Correvon a beaucoup contribué à ancrer dans nos consciences un certain type de représentation du paysage alpin. Sur le plan national, la protection de l'environnement fait aujourd'hui partie des devoirs de la Confédération. A une échelle plus locale, les essais d'acclimatation des plantes alpines effectués par Correvon permettent aujourd'hui de trouver des semis de la flore alpine dans les grandes surfaces, à des prix très modestes. Sa conception esthétique du jardin alpin est, par ailleurs, toujours d'actualité, comme le montrent les nombreux jardinets qui ornent les villas de banlieue.

1 H. Correvon, **Floraire: histoire d'un jardin séculaire,** Genève 1936, p. 21
2 H. Correvon, **Floraire: histoire d'un jardin séculaire,** Genève 1936, p. 27
3 H. Correvon, **Flore alpine,** Neuchâtel 1967 (8e édition), p. 39
4 Cf. l'article d' Annemarie Bucher, **«Von Gärten in den Alpen und Alpen in den Gärten»**, dans ce cahier, p. 27
5 H. Correvon, **Floraire: histoire d'un jardin séculaire,** pp. 33–34
6 H. Correvon, **Floraire: histoire d'un jardin séculaire,** Genève 1936, p. 35 et H. Correvon, **Flore alpine,** Neuchâtel 1967 (8e éd.), p. 38
7 H. Correvon, **Floraire: histoire d'un jardin séculaire,** Genève 1936, p. 37
8 H. Correvon, **Floraire: histoire d'un jardin séculaire,** Genève 1936, pp. 40–42
9 L. Tissot, **Naissance d'une industrie touristique,** Lausanne 2000, p 89
10 H. Correvon, **«La Flore de la Suisse et sa protection»**, in: Bulletin de l'Association pour la protection des plantes, 1898, N. 16, p. 35
11 **Bulletin de l'Association pour la protection des plantes,** 1884, N. 2, p. 2
12 Si la gestion du jardin est indépendante de l'Association, il est clair cependant qu'ils partagent les mêmes buts: ils sont comme l'explique Correvon les deux membres d'un même corps. Il en sera de même pour les différents jardins alpins botaniques fondés ultérieurement.
13 **Bulletin de l'Association pour la protection des plantes,** 1885, N. 3, p. 21
14 H. Correvon, **«Jardin alpin d'acclimatation»**, in: Bulletin de l'Association pour la protection des plantes, 1886, N. 4, p. 16
15 H. Correvon, **«Notre Jardin botanique Valaisan»**, in: Bulletin de l'Association pour la protection des plantes, 1889, N. 7, p. 36

16 J. M. Besse, **«Les jardins géographiques, lieux et espaces de mémoire»,** in: Le Jardin, art et lieu de mémoire, Besançon 1995, p. 259
17 C. Sauvageau, **«A propos de la visite faite par les 2e et 3e divisions au jardin botanique La Linnaea»**, in: Bulletin de l'Association pour la protection des plantes, 1896, N. 14, p. 59
18 H. Correvon, **Floraire: histoire d'un jardin séculaire,** Genève 1936, p. 61
19 M. Buscaglia, **«Quelques exemples de relations complexes entre les Alpes et la biologie»,** in: Les Alpes et la Science: une relation complexe, Sion, 1998, p. 56
20 H. Correvon, **Flore alpine,** Neuchâtel 1967 (8e édition), p. 40
21 H. Correvon, **Flore alpine,** Neuchâtel 1967 (8e édition), p. 43
22 H. Correvon, **Flore alpine,** Neuchâtel 1967 (8e édition), p. 185
23 H. Correvon, **Flore alpine,** Neuchâtel 1967 (8e édition), p. 53
24 H. Correvon, **«Val de Scarl et Parc national»**, in: La Patrie Suisse, N. 529, p. 325–326

Crédit photographique:
Les photographies reproduites ici proviennent du fonds Correvon entreposé aux Archives de la Construction Moderne, à Lausanne